

# *Le Parapet*

*juillet 2006*

*n°49*



## LES ECRIVAINS ET LES QUAIS

*Parmi les flâneurs des quais, mêlés intimement à leur souffle, les écrivains poètes et nostalgiques cheminent au long des boîtes, au long des quartiers. Ils les butinent et nous en offrent le miel. Nous avons cité déjà dans Le Parapet Anatole France, Fontaine de Resbecq, Charles Monselet, Gabriel Hanotaux, Georges Fourest, et bien d'autres. Voici aujourd'hui des textes méconnus ou rares, "dénichés" par notre confrère A.G.*

### LEON-PAUL FARGUE Le piéton de Paris

*Tout d'abord, ce tendre texte de Léon-Paul Fargue.*

*Le site Wikipedia (<http://fr.wikipedia.org>) nous dit qui était ce grand poète :*

*« Léon-Paul Fargue (4 mars 1876, Paris - 24 novembre 1947, Paris), poète français. Fils naturel d'un ingénieur issu de l'École Centrale et d'une modeste couturière, Fargue ne sera reconnu par son père que très tardivement. Cette circonstance influera notablement sur son existence, et pourrait être à l'origine de sa mélancolie chronique et de sa sensibilité exacerbée.*



*Après des études secondaires brillantes, au cours desquelles il aura des professeurs prestigieux (Mallarmé notamment), Fargue entre en khâgne au lycée Henri IV, au même moment qu'Alfred Jarry. Il déçoit les attentes de sa famille, qui le voulait normalien, pour choisir l'oisiveté : sensible à la peinture ou au piano, il est passionné par la poésie.*

*Il s'introduit rapidement dans les salons littéraires, notamment aux « mardis » de Mallarmé grâce à Régnier, où il rencontre l'élite intellectuelle et artistique du début du siècle, Valéry, Schwob, Claudel mais aussi Debussy ou Gide. Il fonde avec Larbaud et Valéry la revue Commerce.*

*Après quelques poèmes publiés en 1894, Fargue donne Tancrede en 1895 (incipit : Il était plusieurs fois un jeune homme si beau que les femmes voulaient expressément qu'il écrivît), puis Poèmes en 1912 et Pour la musique en 1914.*

*Fargue s'exprime le plus souvent en vers libres, voire en prose, dans un langage plein de tendresse et de tristesse, sur des sujets simples, parfois cocasses (on l'a parfois comparé au photographe Robert Doisneau), plus rarement absolument onirique (voir Vulture en 1928 cependant). Parisien amoureux de sa ville (D'après Paris, 1932 ; Le Piéton de Paris, 1939), il écrit aussi la solitude oppressante et noyée de Nuit et d'Alcool (Haute solitude, 1941). Fargue était également un chroniqueur étincelant de la société parisienne (Refuges, Déjeuners de soleil, 1942, ou encore La lanterne magique 1944). Il est frappé d'hémiplégie en 1943 et meurt en 1947 à Montparnasse, au domicile de sa femme, le peintre Chériane, sans avoir cessé d'écrire cependant. »*

*Après ce rappel - ou cette découverte - voici l'homme, à travers un beau texte.*

*Le Bouquiniste Charles Dodeman qu'il évoque orne la couverture de ce numéro.*

## SUR LES QUAIS (I)

Au temps où je dansais la gigue,  
j'aurais pu faire un bel enfant.  
Mais à présent, ça me fatigue,  
Je ne suis plus qu'un ci-devant

J'en ai marre de l'élégance,  
Des romans d'analyse et des chansons d'amour.  
Adieu, Messieurs ! Vive la France !  
Moi, je remonte dans ma tour.

Ne cherchez pas de qui sont ces vers, où triomphent l'insouciance et la rêverie. Ils sont exactement d'un illustre inconnu dans le plus noble sens du terme. J'ai vainement essayé de me faire présenter à ce poète, qui me paraît, à l'odeur de ses poèmes, passer la moitié de sa vie dehors. Il aime mieux garder l'anonymat. Tout ce que je sais, c'est que ce poète ignoré et peureux est un homme des quais, un bouquiniste, célèbre parmi ses collègues, mais si volontairement hostile à la gloire qu'il ne leur a jamais donné son nom.

Ce que l'on ne saurait nier, c'est que les quais l'aient heureusement inspiré, car il est l'auteur de deux cents poèmes de ce genre désinvolte et charmant, deux cents poèmes qui se boivent facilement, comme le vin de Rouvray, le jaune, celui que l'on ne sert que sur place...

Chef-d'œuvre poétique de Paris, les quais ont enchanté la plupart des poètes, touristes, photographes et flâneurs du monde. C'est un pays unique, tout en longueur, sorte de ruban courbe, de presque île imaginaire qui semble être sortie de l'imagination d'un être ravissant. Je connais tellement, pour l'avoir faite cent fois, la promenade qui berce le marcheur du quai du Point-du-Jour au quai des Carrières à Charenton, ou celle qui, tout jeune, me poussait du quai d'Ivry au quai d'Issy-les-Moulineaux, que j'ai l'impression d'avoir un sérieux tour du monde sous mes talons. Ces seuls noms : Orsay, Mégisserie, Voltaire, Malaquais, Gesvres, aux Fleurs, Conti, Grands-Augustins, Horloge, Orfèvres, Béthune et place Mazas me suffisent comme Histoire et Géographie. Avez-vous remarqué que l'on ne connaît pas mieux «ses» quais que ses sous-préfectures ? J'attends toujours un vrai Parisien sur ce point : où finit le quai Malaquais, où commence le quai de Conti ? D'après la réponse, je classe les gens. A ce petit jeu, on s'aperçoit qu'il n'y a pas beaucoup de vrais Parisiens, pas beaucoup de chauffeurs de taxi cultivés, encore moins d'agents de police précieux. Chacun se trompe sur la question des quais.

Et cependant, rien n'est plus de Paris qu'un quai de Seine, rien n'est plus à sa place, dans son décor. Léon Daudet, dans son *Paris vécu*, consacre plus de cinquante pages aux seuls quais, à ses bouquinistes et à ses libraires d'occasion. Au sujet de celle de Champion le père, il fait cette remarque qui, dans un siècle, donnera encore le goût de la rêverie aux derniers bibliophiles : « L'atmosphère était érasmique, XVII<sup>e</sup> siècle en diable, et de haute et cordiale intellectualité. » Quand il voyait qu'un livre vous faisait envie, Champion disait doucement : « Prenez-le... Mais non, mais non, vous le paierez une autre fois. »

De ce paysage, sur lequel ont poussé comme par goût les plus beaux hôtels, le Louvre des Valois, les monuments les plus étonnants, comme la Tour Eiffel, les plus suspects, comme la Chambre, les plus glorieux, comme l'Institut de France, c'est la partie centrale qui est à la fois la plus célèbre et la plus fréquentée, et ce sont certainement les quais de Conti et Malaquais qui arrivent *ex æquo* en tête du concours.

J'ai demandé à des pouilleux, à des sans-logis de la meilleure qualité pourquoi ils préféreraient ces deux quais aux autres, surtout pour dormir sur les berges, mêlés aux odeurs de paille, d'absinthe et de chaussure que la Seine véhicule doucement : « Parce que, me fut-il répondu, nous nous y trouvons plus à l'aise et comme chez nous. De plus, les rêves y sont plus distingués. » Réflexion pleine d'intérêt, et qui me rappelle une anecdote. Il m'arrive très souvent de prendre un verre de vin blanc dans un petit caboulot des Halles

que je ne trouve d'ailleurs qu'à tâtons la nuit. Je retrouve là des noctambules qui échangent quelques idées générales avant d'aller s'allonger sous un pont quelconque. Toutefois, je me mêle à leurs conversations. Nous nous serrons la main très noblement. Un jour, je fus présenté à une sorte de grand haillon animé, barbu, érudit et très digne, qui logeait précisément sous le pont des Arts, et que l'on présentait ainsi : M. Hubert, de l'Académie française. Paris seul autorise ces raccourcis splendides.

Les quais sont hantés par une double population. Je ne parle ni des touristes, ni des curieux, ni des voyageurs en transit, mais des êtres qui naissent, rêvent et meurent dans l'atmosphère séquane : ceux des berges et ceux des quais proprement dits, les couche-dehors et les bouquinistes, ceux d'en bas et ceux d'en haut. La population des berges s'étend d'Auteuil à Charenton, les jambes à l'air, le visage caché sous le melon de la poubelle, le mégot à portée de la main, pour la première cigarette du matin, la meilleure. C'est encore sur les quais, c'est-à-dire un peu en dessous de la surface parisienne, dans une patrie obscure et honteuse au sens que Shakespeare donnait à ces mots, que l'on peut faire connaissance avec les derniers petits métiers poétiques dont s'inspiraient naguère chansonniers, caricaturistes et poètes : le tondeur de chiens, le coupeur de chats, le glaneur de charbon, le ramasseur de petits objets, tels que lames de rasoir usagées, fermetures de canettes de bière, boucles de ceinturon, épingles de sûreté, crochets à bottines et fragments de pipes en terre, le ramasseur qu'on voit longer les ruisseaux en baissant la tête, à la fin de la journée. Cour des miracles dotée d'une plage, ce monde des berges, jouit d'un des plus grands bonheur que connaisse notre époque : l'ignorance totale du journal quotidien. Certains, parfois parcourent des journaux de Courses oubliés là, sans doute, par quelque suicidé, mais le journal des Courses fait un peu partie de la légende. M'étant hasardé une nuit parmi ces longs gaillards si bien portants, si hardiment barbus que je les compare volontiers aux hommes des cavernes, j'eus l'occasion d'entendre la voix même du rêve se manifester soudain par la bouche d'une de ces ombres. Après avoir enjambé quelques « chiens de fusil », quelques thorax librement offerts, je m'installai, à mon tour, sur une borne, pour fumer une cigarette au fil de l'eau. Énormes et patients, de noirs chalands glissaient, pareils à des bêtes, sur le fleuve de crêpe. J'avais vaguement l'impression de déranger une secte. Je ne me trompais pas. Une voix s'éleva tout à coup derrière moi : « Veux-tu fermer ta porte! » me criait-on. J'avais visiblement affaire au Crocheteur Borgne de Voltaire...

Tout autre est la population périphérique. Ce sont des savants. Je tiens les bouquinistes pour les êtres les plus délicieux que l'on puisse rencontrer, et, sans doute, participent-ils avec élégance et discrétion à ce renom d'intelligence dont se peut glorifier Paris. Le pays du livre d'occasion a ses frontières aussi. Il va du quai d'Orsay au Jardin des Plantes, sur la rive gauche, et de la Samar, comme on dit, au Châtelet, sur la rive droite. Les boîtes en sont, en principe, accordées par la Ville aux mutilés de la guerre et aux pères d'une famille nombreuse, à raison de soixante-cinq francs par an, sur huit mètres de long. Quand un bouquiniste atteint l'âge respectable de soixante-dix ans ou qu'il tombe malade, il peut sous-louer son commerce à un remplaçant et se faire ainsi doubler jusqu'à sa mort. Mais il ne peut céder sa charge, comme ferait un agent de change. Une fois le dernier soupir poussé, la Ville intervient. La gent bouquiniste est la seule qui ne soit ni organisée ni syndiquée, qui ne donne aucun bal, aucun banquet annuel. Elle vit de rumeurs intellectuelles, de poussières d'idéal et d'indifférence. Elle eut pourtant un doyen, tout récemment, et que l'on honorait sincèrement dans la profession, un doyen qui n'était autre que M. Dodeman, Charles Dodeman, auteur bien connu. Elle est encore rattachée au passé parisien par Mlle Poulailon, bouquiniste établie non loin de l'École des Beaux Arts, et qui évoque avec nostalgie le temps où les marchands de livres étaient tenus de rapporter chaque soir leurs boîtes chez eux...

Mais, sur les quais comme partout, le vent de la modernité a soufflé en tempête. Il y a aujourd'hui des bouquinistes jeunes, actifs, très au courant des fluctuations des marchés. La raideur un peu professorale d'autrefois s'est perdue. L'été, quand il fait très chaud, les bouquinistes femmes n'hésitent pas à plonger dans la Seine. Quelqu'un flâne sur le quai

pour ses livres, et, souvent aussi, pour voir sortir de l'eau en maillot la sirène ruisselante. Et il crie : « Hé, la petite dame, combien le Taine ? » En quelques brasses, la petite dame, atteint la berge, ramasse son peignoir, remonte vers les bibliothèques en séchant ses mains sur ses hanches, cède le Taine, le Flaubert ou le Jean Lorrain au client, et retourne dans l'eau fraîche...

J'ai demandé à un marchand qui paraissait sérieux et renseigné si le commerce des livres à ciel ouvert était lucratif, et j'appris que la plupart des vieux bouquinistes arrivent assez facilement à posséder un peu de bien, une cinq-chevaux Citron, parfois même une maison. Et le plus surprenant est qu'aucun d'eux n'ait d'autre métier. Où trouveraient-ils, d'ailleurs, le temps d'être chauffeurs ou détectives privés ? Un bouquiniste tenu de connaître son Histoire, ses textes, ses dates, ses éditeurs, aussi bien sinon mieux qu'un libraire, n'a pas trop de toute sa journée pour bien faire ce qu'il fait.

Les quais aux livres sont divisés comme un catalogue. Il y a le parapet des livres classiques et celui des livres étrangers. Les boîtes sont assez bien fournies d'une façon générale, et il est devenu commun de se demander où se fournissent ces commerçants avisés. Selon une vieille habitude, le bouquiniste n'achète pas volontiers ce qu'on lui propose. Il aime mieux se rendre lui-même à l'Hôtel des Ventes, marchander à sa guise, se rendre à domicile chez des personnes « recommandées », ou encore voyager en France, à Perpignan, au Puy, à Lille, où il est toujours sûr de faire bonne chasse. Pourtant son ravitaillement, si bien conçu, demeure assez mystérieux. « N'est-ce-pas, tout le secret est là ! » me disait l'un d'eux.

Sur le plan littéraire pur, le quai joue le rôle d'un baromètre et remet les réputations en place. On aura beau lire et relire des courriers littéraires, examiner à la loupe les feuilletons de la critique, les tartines de publicité rédactionnelles, interviewer des mandarins ou des experts, il faudra toujours revenir aux quais pour obtenir une parcelle de la vérité. Car la question, comme pour le sucre ou le papier à cigarettes, demeure la même : « Qu'est-ce qui se vend, qu'est-ce qui ne se vend pas ? » Énigme que M. Roberet Ganzo, bouquiniste sur les quais et libraire rue Mazarine, débrouille devant vous avec science et brio : « Je n'ose énumérer les noms de mes confrères dont les bouquins ne trouvent pas acheteur, malgré le tapage, les coups de sifflet du snobisme, ou l'influence des corps constitués. Je préfère annoncer à mes amis Paul Valéry, Valéry Larbaud, Claudel, Gide, entre autres, et, par-dessus les nuées et les ombres, au cher Proust, qu'ils se vendent admirablement. Que cette indication permette à quelques invendables de se reconnaître. »

Il faut avoir une santé de vieux chêne pour vendre des livres sur les quais, car il n'est pas un élément qui ne s'occupe de vous agacer : le vent, la chaleur, le gel, le bruit, le marchandage des clients, étant entendu qu'on n'achète jamais un livre sans marchander. C'est pourquoi j'admire la résistance et la belle nature des bouquinistes et, entre toutes, l'humeur divine du poète inconnu des quais qui trouve encore le moyen d'écrire des vers...

## SUR LES QUAIS (II)

Les quais ont toujours été pour les Parisiens de bonne race un endroit de prédilection. Tout le long de la Seine, maintenue dans une atmosphère de haute distinction par le voisinage des bâtiments augustes qui la font royale, et pourtant bohémienne par la présence des bouquinistes, le passage des chalands et les brusques apparitions de sombres poètes au bord des boîtes, la flânerie s'est toujours sentie là chez elle. Lorsque j'étais jeune, et que les romans à bon compte m'intéressaient, nous nous donnions rendez-vous, quelques amis et moi, sur la margelle du quai Malaquais, pour regarder Anatole France, prince des chercheurs et vieil ami des marchands, Jules Lemaître, qui promenait son lorgnon, Faguet, qui n'achetait jamais rien, le jeune et magnifiquement olivâtre Barrès, qui méprisait la poussière mais adorait l'air léger de ce quartier, Albert Besnard, Rostand, qui ressemblait à un ténor de salons, Forain, Barthou,

Bourget ou Capus, qu'encadraient des salonnardes charmantes, menteuses et trompeuses comme toutes les autres, et particulièrement cette marquise de Sauve, héroïne de *Cruelle Énigme*, qui faisait alors courir un frisson dans les départements français.

Mais à côté de ces illustres personnages dont le profil se médaillait déjà dans l'histoire littéraire ou artistique de la nation, nous prenions souvent en filature de vieux Parisiens sans importance, tout pimpants de guêtres et de pantalons gris, le favori délicatement peigné, le tube impeccable, la canne sous le bras, une forte cravate voyante ou diaphane sous un col de belles proportions, la fleur à la boutonnière, un sourire installé sur des lèvres heureuses. Vieux messieurs rentés, soignés, gâtés, qui cheminaient voluptueusement le long des cartes du ciel, des timbres postes, des gravures pornographiques et des éditions originales, en attendant l'heure d'aller retrouver au Bois, dans quelque thé, dans quelque boudoir aussi, quelque petite femme généralement dressée par un dompteur ou par un montreur de puces.

\*\*\*

Ils le savaient bien, les bougres, qu'ils étaient trompés et sur trompés par de jeunes gaillards aux cuisses tendues et aux fines moustaches, mais ils avaient une sagesse solide et ne demandaient à l'amour que ce qu'il pouvait leur donner. Nombreux étaient ceux qui croyaient encore dérober des plaisirs à la jeunesse confiante et versatile. Ce type d'homme, immanquablement généreux, et spirituel, on le retrouve non pas seulement dans les pièces de l'époque, qu'elles soient de Tristan, de Flers, d'Hervieu, de Feydeau, de Courteline ou d'Hermant, mais dans les dessins de Fabiano, de Guillaume, de Bac, de Gerbault. Il apparaît aussi dans les textes de Sarcey, de Lemaître, de Donnay, d'Allais, de Franc-Nohain, de Vaucaire, de Willy, qui rima, à ce propos, des vers demeurés célèbres :

Deux grammairiens se disputaient pour Lise.  
Mais un juge, plus preste, ou plus tendre, l'a prise  
Et la loge en garni près de la gare de l'Est.

Morale :  
Grammatici certant, sub judice Lise est.

Gracieuse époque. Les quais traduisaient pour nous, qui n'avions pas encore droit aux salons, aux cabinets particuliers, aux « boudoirs confidentiels », cette sorte d'animation heureuse qui tremblotait dans Paris, et Paris se réduisait alors pour nous à une synthèse où nous voyions une jolie femme, un fiacre, un trottin, un vieux général, une bouquetière ou un jeune officier à cheval. La rue de Paris n'était pas autre chose. Sur les quais, aux abords de l'Académie, c'était une rumeur de jupes et de murmures qui donnait à l'avenir un goût violent et nous faisait grogner contre notre jeune âge. C'est de loin que nous avons participé aux réceptions de Barrès, de Rostand, de Lemaître ou de France. Il se faisait devant nous une féerie de vapeurs et de chuchotements, un doux fracas d'essieux qui se confondaient dans le parfum des dames et que notre imagination prolongeait jusqu'à des rêves infinis.

\*\*\*

Puis nous allions coller nos yeux devant chez Goupy ou chez Champion pour voir passer les érudits, des messieurs très graves qui craignaient, selon le conseil d'Anatole France, « les femmes et les livres, pour la mollesse et l'orgueil qu'on y prend ». Ainsi, les érudits préféraient bavarder avec les marchands, les libraires, et s'en retourner à leur cahiers poussiéreux et sans danger. On faisait crédit, dans ce temps-là, et je me demande combien de bouquins emportèrent Pierre Louys et Marcel Schwob, avec la promesse de les régler plus tard. Ces vitrines bien fournies et ravissantes, combien de fois ne virent-elles

pas le visage de Charcot, alors hôte illustre de l'hôtel de Chimay, celui de Doumic, ceux de Goyau, d'Hermant, de Poincaré ou d'Hanotaux, de Lockroy ou de Frédéric Masson !

C'était le beau temps des conférences, plus attirantes alors que ne le seront jamais les plus célèbres matches de tennis, des premières communions sensationnelles, des mariages qui donnaient le vertige à des faubourgs entiers. Le moindre événement prenait de l'importance, et nous sentions que Paris était bien à l'extrême bord de la civilisation, qu'il terminait le monde moderne comme un bouquet termine quelque feu d'artifice, qu'il vibrait « au point doré de périr », eût dit Paul Valéry.

Douce et lointaine actualité des quais, à cette époque où les bouquinistes savaient tout, et que l'Académie Française dominait de sa majesté dorée. Déjà, tout autour de l'illustre demeure, et comme un défi jeté aux boîtes où l'on trouvait des « originales » de Balzac, de Daudet, des grands papiers de Gide, de Barrès, alors pas trop connus, l'affiche-réclame donnait à la Capitale cette physionomie qui n'a guère changé. Déjà nous étions possédés par les redresseurs magiques pour mauvaises attitudes, les voyantes ultrasensibles, les talons tournants, les rénovateurs dûs à des curés, des philtres et des procédés inouïs contre les poils superflus. Stern, jockey français, gagnait le Derby d'Epsom avec Sunstar. Un nommé Orphée enlevait la course à pied Lyon-Troye-Paris en 75 heures 8 minutes. On prenait des *porto-flips* et des *whisky-cocktails* dans des décors qui feraient rire Bobino. La comtesse de Kersaint ou le baron de Coubertin faisaient, d'une kermesse du Palais-Royal, quelque chose de plus osé et de plus excentrique que l'Exposition actuelle. Laguillermie, Hélène Picard, Gabriel Trarieux, Paul Gasq ou Miguel Zamacoïs enlevaient, qui des prix littéraires, qui des médailles d'honneur. Ces événements arrivaient jusqu'aux quais, lesquels m'ont toujours fait songer à quelque forum où se seraient disputés les mérites respectifs des maîtres de l'heure artistique ou littéraire.

\*\*\*

L'Académie française, qu'illustrèrent à l'époque Loti et France plus que l'ensemble de leurs collègues, puis Rostand, dont ce fut un numéro que d'en être, et l'ambassade d'Allemagne, située tout contre les quais et lui tournant le dos, sont les deux bâtiments essentiels de ce quartier en longueur qu'ornent des livres et des images. Je me place bien entendu ici sur le plan purement pittoresque et ne puis tenir compte de la gare d'Orsay ou de la Chambre dont la poésie est toute différente. Peu de messieurs sortis des pièces de Lavedan eussent confié à leurs maîtresses ou à leurs invités qu'ils venaient de flâner dans les couloirs de la Chambre ou le hall de la gare d'Orsay. En revanche, il était piquant de risquer entre deux compliments : « Je viens de bavarder avec Bourget, toujours jeune, toujours troublé par les femmes ; nous avons cheminé jusqu'à l'Institut, et, ma foi, je m'y suis faufilé par une petite porte. J'ai eu le temps de dire un court bonsoir à ce précieux Hervieu, que nous verrons à dîner demain, et j'ai même pu serrer la main de Francis Charmes. » ...

Il n'était pas interdit non plus de prendre une dame dans un coin et de lui souffler à l'oreille : « Ma chère amie, il vient de m'arriver une bien curieuse aventure. Vous connaissez cette petite Zozy qui veut bien parfois m'accompagner à Longchamp ? Et bien, figurez-vous qu'elle a les meilleures relations du monde. Tel que vous me voyez, je reviens d'un thé à l'ambassade d'Allemagne, où j'ai eu l'honneur d'être interrogé par ce sacré Radolinsky de Radolin, et par la comtesse Kessler. Il paraît que l'Europe va mal...etc. »

Inutile d'ajouter que les quais ont, de tout temps, servi d'excuse aux Parisiens que leurs petite amie retenait trop longtemps auprès d'elle, et qui rentraient à la maison portant sous le bras quelque Spinoza de belle apparence, quelque Marmontel introuvable, ou quelqu'un de ces tomes de *la Comédie humaine*, ceux qui sont recherchés par les meilleurs amateurs de Paris.

J'ai même connu un bouquiniste qui avait en réserve toute une série de Romantiques à l'intention d'un client qui arrivait en courant, payait et s'en retournait au galop chez lui. Quand on voudrait lui acheter un Gautier ou un Hugo, à ce brave marchand, il répondait :

– Impossible, c'est pour le comte, qui doit passer à cinq heures et qui est censé fouiller dans mes boîtes depuis trois heures de l'après-midi...

\*\*\*

## LE VICOMTE AUMONT

*Notre désormais inévitable ami le Vicomte Aumont, amateur s'il en est de rues des quais, a bien connu Léon-Paul Fargue. Il nous donne ici ses souvenirs, que les amateurs de contrepèts jugeront bien irrévérencieux ! (aide au décryptage en dernière page...)*

## QUAIS ET POPULATIONS

### *Préface épurée*

#### *Le bon Fargue sur les quais...*

Il rêve de gros tas à bouquiner, rêve d'un an de gloire, ou rêve de la tour sans songer à l'abîme. Il rêve d'orgues érasmiques. Il rêve de Rouvray et d'un bon coup de vin. Ah, un bon coup de vin sans lâcher la rampe ! Mais il prend son thé en lorgnant les piétons, loin des carrières à l'odeur de déca. Il se laisse bercer dans des parfums de gaz, loin de l'expert en chambres qui l'a véhiculé. Il raffole des quais et des populations, des populations de taquins qui dévalent les berges, attirés par des poissardes exhibant des bottes à l'odeur de calmar.

Ces quais envahis de gens rudes, Fargue les longe sans crainte de chuter tout en appréhendant les gros ruisseaux qui coulent. Ignorant les foules molles qui se déversent sur la plage, foules sentant le maillot, il rêve d'étudiantes que n'ont pas encore bridées les Beaux-Arts, offrant son nez pompeux à la bise née du désert : « C'est embêtant que la bise souffle jusqu'au banc ! Les tempêtes, c'est la déroute. Ah ! L'été chaud ! »

Fargue est tendre aux bouquinistes et aux villes où se lovent leurs boîtes. L'un montre sa licence au Puy sans souci de la réputation des probes. L'autre évoque un vieux Claudel s'éclatant au bordeaux, un Capus à belle mine ou quelque Zozy qu'il a suscitée. Un troisième exhibe des Courteline qu'il a pêchés, Courteline dont raffolent les popes et des clients fous pleins de guêtres...

Négligeant les vieilles biques à l'odeur de trottin, Fargue note les froids, le vent qui siffle, le job plein de zèle de ces libraires au grand air, solide comme des chênes qu'on entend débiter. Émoustillé par les brouillons des cahiers, il rêve de découvrir leurs vers bien peu lus. Et pas question de laisser Charcot ! Fargue conclut son ode aux quais par une histoire de comte repu : pour lui, fouiller fut toujours une véritable quête.

Il est vrai que dans les quais, on fouille...

## Le Vicomte Aumont

\*\*\*

## COLETTE

*Cet extrait est illustré d'un portrait de Colette aux cheveux de neige, sage et exemplaire, une photographie de Sanford H. Roth trouvée par A.G. dans : Mon Paris, texte de Aldous Huxley, Editions du Chêne, Paris 1953*

*J'ai choisi aussi une photographie charmante prise vers 1908. Colette était en effet, jusque dans les derniers instants de sa vie, gourmande de tous ses sens. Jeune femme, elle fut un temps danseuse de Music-Hall, scandaleuse, mais du scandale que déchaînent la beauté et le génie, la sensualité et l'esprit. Née en 1873, elle est septuagénaire dans les années 40 lorsqu'elle écrit ces chroniques, clouée à son "lit-radeau". Qui le croirait à la lecture de ces lignes pleines de jeunesse, pour toujours.*

### PARIS DE MA FENETRE

(Recueil de chroniques écrites de 1940 à 1944)

« Comme mouches sur miel, ils s'empressent, s'agglutinent, se nourrissent... la comparaison n'est pas neuve, mais elle est inévitable. Tout me la suggère : l'heure de midi, la splendeur des journées d'automne, et la hâte, l'assiduité des lecteurs de plein air.

Le lieu de leur rendez-vous est ancien, beau, respecté. La rareté des passants rend lisible, aère ce carrefour qui accède à un théâtre célèbre, à un jardin, un palais qui furent royaux.

Le Louvre et ses plates-bandes, Rivoli et ses arcades, la Bourse et la Banque libèrent à midi le flot limité d'une foule laborieuse, qui prend en moins de deux heures son repas et sa récréation. Il me paraît bien qu'elle se soucie encore plus qu'autrefois de l'autre au détriment de l'un. Avenue de l'Opéra, une autre librairie reçoit les mêmes hommages, et l'on m'assure que sous l'Odéon les courants de vents perfides ne découragent aucun passionné de lecture. Mais ici, dans mon voisinage, qui est aussi celui du Théâtre-Français, le miel d'appât, le livre, se répand comme débordé, s'offre aux mains, aux yeux avides. L'atlas ancien, gravé sur cuivre, où des Eoles gonflent les îles et les dauphins jouent entre deux continents, opprime, de son poids équitable, Giraudoux et Victor Cherbuliez. Le « livre d'occasion », vieux avant l'âge, écorché et chaud, sa ficelle de brochage lui pendant au derrière, il est à vous, à moi, à tous. Mais laissez-le, comme je fais, à ceux qui ne l'achèteront pas, qui aujourd'hui lisent cinquante pages, demain autant, la fin du volume après-demain...

Ils sont reconnaissables. Jeunes pour la plupart, ils lisent debout, et debout se reposent d'une jambe sur l'autre. Tête nue, garçons et filles, ils n'ont pas encore de pardessus ni de manteau trois-quarts ; peut-être n'en auront-ils pas de tout l'hiver... Pour l'heure rien ne leur manque puisque avec l'automne le soleil gagne peu à peu le sud et leur touche l'épaule, et que par surcroît ils tiennent ouvert un livre. Le commode étalage extérieur leur servant de pupitre, ils tournent les pages et gardent libre une main, parce qu'en lisant ils déjeunent. J'aimerais bien - tant est grande notre lâcheté, notre envie de fuir ce qui nous point - j'aimerais ne pas savoir que c'est là qu'ils déjeunent si vite, et de si peu. Eux aussi, fiers qu'ils sont, ils préféreraient que nous ne sachions pas que ce gros mirliton, par exemple, qu'ils portent à leur bouche, c'est une baguette de pain fourré ou non de viande, déguisée en rouleau de paperasses. Il y aussi, hélas ! le repas caché dans une poche, dans un sac à main, et dont on détache, comme distraitement, de petites bouchées, entre deux doigts...



Debout, enchaînée à son rêve, une partie de la jeunesse de Paris lit passionnément. Elle a toujours lu aux étalages, et le long des quais, prise sous le couvercle des « boîtes » comme passereau à la trappe. Mais je crois qu'elle y mit, en d'autres temps, moins de flamme et d'obstination. Je n'ai, pour m'en convaincre, qu'à lire attentivement mon « courrier des inconnus » :

« Madame Colette, je voudrais des livres, comment peut-on échanger des livres ? Nous possédons un petit fonds assez hétéroclite - voyages, romans, sciences naturelles - lu et relu, et ce n'est guère possible d'acheter de nouveaux livres en ce moment...Madame, pourquoi n'y a-t-il plus de cabinets de lecture ?... »

On me montrera que les jeunes gens des deux sexes, avides de lire - c'est à dire soulevés par une aspiration douloureuse, un besoin de fuir en esprit vers une lumière mentale, de délasser leur besogne quotidienne - sont précisément en train de lire « n'importe quoi » ? D'accord. Je m'en suis assurée par moi-même. Où est le mal ? Ils lisent et contemplent des œuvres entomologiques, des livraisons dépareillées d'ouvrages sur l'art, un beau vieux roman d'Alphonse Daudet, des annales incomplètes de médecine, des manuels de science pratique, un gros tome de droit, le récit d'un voyageur du XVIIIème siècle, miracle de lenteur, de naïveté, de curiosité attendrie ; ils feuilletent un merveilleux *Paris ancien*, lèvent les yeux et le reconnaissent, étonnés, tout autour d'eux...Ils touchent à un passé qu'ils reniaient par ignorance, à une capitale où ils sont nés et qu'ils ne regardaient même pas, ils s'émeuvent à la pensée qu'elle aurait pu périr sans qu'ils l'aient vraiment aimée...

Qu'ils lisent donc n'importe quoi. Ainsi fis-je dans mon jeune âge, lâchée à travers une bibliothèque où tout se fit pâture, et où on l'on n'aurait rien trouvé qui convînt à mes six ans, à mes dix ans, à mes quatorze ans...Livres défendus, livres trop graves, livres trop légers aussi, livres assez ennuyeux, livres éblouissants, qui au hasard s'illuminent, et referment sur l'enfant enchanté leurs portes de temple...Le désordre de la lecture lui-même est noble. Chaque livre, mal annexé d'abord, est une conquête. Sa jungle d'idées et de mots s'ouvrira, quelque jour, sur un calme paysage ami. »

\*\*\*

« Un amour sincère se marquant par la délicatesse, je vois que les jeunes gens qui lisent dans le métro rabattent sur un volume fraîchement acheté une couverture volante et ménagent ses tranches non coupées. Bon nombre de ces lecteurs soigneux seraient en chemin de passer bibliophiles, n'était l'insuffisance de leurs moyens. Posséder sous sa forme aristocratique l'auteur que l'on aime, habillé d'une reliure qui lui est contemporaine, caresser, en le lisant, l'époque évoquée par sa typographie et sa mise en pages, ce sont là des plaisirs que la chance et l'ingéniosité rendent souvent abordables. À côté des « originales » d'époque, inexpugnables sous leur reliure signée, le livre d'occasion relié ne coûte pas - pas encore - plus cher qu'un livre neuf, et défie le temps mieux que lui.

Plaisir d'amateur n'est pas plaisir de maniaque. Je n'entends rien, pour ma part, à l'agrément de telle « édition avec la faute » qui vaut une fortune, de telle reliure « janséniste » sévère et lisse comme un laque, de telle « mosaïquée » varicolore, que leur possesseur entrouvre du bout des doigts, enferme sous vitre jalousement. Si le maroquin scelle le texte d'un poids de pierre tombale, foin du maroquin, ou bien donnez-le moi usagé, dompté par des mains dont l'amour, comme le mien, s'éprenait des pages et non de la couverture. S'ensuit-il que je professe le dédain des reliures signées ? Je ne suis pas si rustaude que d'ignorer, pour ne parler que du passé, les noms de Padeloup, de Derome, de Simier.

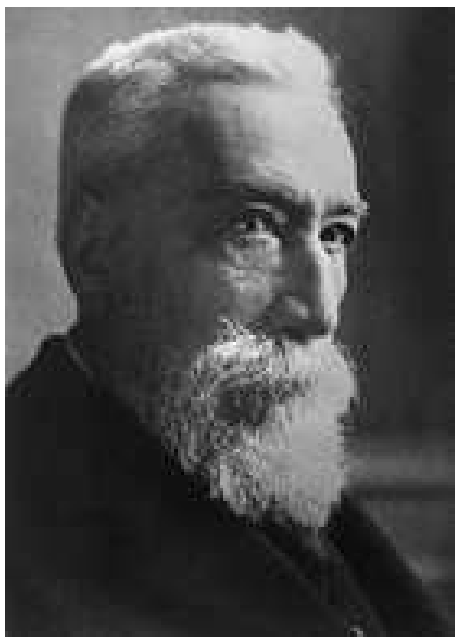
Au mépris d'une sagesse qui nous détourne de regarder ce que nous ne saurions avoir, je conseille aux jeunes amis d'un culte renaissant de porter sur tout livre un oeil curieux, de s'instruire, fût-ce platoniquement, dans l'art qui pare et conserve l'œuvre écrite. Leur vocabulaire s'y enrichira de mots typiques, âgés, exclusifs, comme pontuseaux, comme coiffe, tranche-file...

Vous attendez que je les explique en langage usuel ? Point. Vous chercherez. Vous trouverez. En suivant du doigt, sur quelque reliure fatiguée et solide, le dos à nerfs, la roulette, la dentelle, les filets, le décor à froid, vous épellerez chaque recherche, chaque effort d'un art qui permit à des feuillets fragiles, à des empreintes effaçables, de parvenir, lecteur, jusqu'à vos mains reconnaissantes. »

\*\*\*



*LES ANNALES POLITIQUES ET LITTERAIRES*  
*Revue Universelle paraissant le Dimanche.*



*Cette excellente revue a publié quelques textes, surannés aujourd'hui, mais c'est ce qui leur donne leur prix. En voici des extraits recueillis pour vous par notre confrère A.G. dans des numéros de l'automne 1907 :*

*ANATOLE France*  
*de l'Académie française*

*On a raillé les bibliophiles, et peut-être après tout, prêtent-ils à la raillerie ; c'est le cas de tous les amoureux. Mais il faudrait plutôt les envier, puisqu'ils ont orné leur vie d'une longue et paisible volupté. On croit les confondre en disant qu'ils ne lisent point leurs livres. Mais l'un d'eux a répondu sans embarras :  
— Et vous, mangez-vous dans votre vieille faïence ?*

On a dit qu'ils n'étaient pas prêteurs. Je le crois et n'ose leur en faire un grief.

Non! l'amour des livres n'endurcit point les mœurs, et nos bibliophiles sont les plus aimables hommes du monde. Que peut-on faire de plus honnête que de mettre, comme ils font, des livres dans une armoire ? Cela rappelle beaucoup, à la vérité, la tâche que se donnent les enfants quand il font des tas de sable au bord de la mer. Ils travaillent en vain, et tout ce qu'ils élèvent sera bientôt renversé. Sans doute, il en est ainsi des collections de livres et de tableaux. Mais il n'en faut accuser que les vicissitudes de l'existence et la brièveté de la vie. La mer emporte les tas de sable ; le commissaire-priseur disperse les collections. Et pourtant on n'a rien de mieux à faire que des tas de sable à six ans et des collections à soixante. Rien ne restera de ce que nous faisons, et l'amour des bibelots n'est pas plus vain que les autres amours.

Bénéissons les livres, si la vie peut couler au milieu d'eux en une longue et douce enfance ! Mais j'en connais plus d'un qui a beau lire et écrire, et qui n'en est pas plus tranquille. Si les livres apportent la paix aux pacifiques, ils troublent les âmes inquiètes. Un livre est une œuvre de sorcellerie d'où s'échappent toutes sortes d'images qui troublent les esprits et changent les cœurs. Je dirai même encore : le livre est un petit appareil magique qui nous transporte au milieu des images du passé ou parmi des ombres fantastiques. Ceux qui lisent beaucoup de livres sont comme les mangeurs de hachisch : ils vivent dans un rêve. Le poison subtil qui pénètre leur cerveau les rend insensibles au monde réel et les jette en proie à des fantômes terribles ou charmants. Le livre est l'opium de l'Occident : il nous dévore.

Aimons les livres comme l'amoureuse du poète aimait son mal. Aimons-les ; ils nous coûtent assez cher. Aimons-les ; nous en mourons. Oui, les livres nous tuent. Croyez-m'en, moi qui les adore, moi qui me suis donné à eux sans réserve. Les livres nous tuent. Nous en avons trop et de trop de sortes.

Oui, le livre nous coûte cher. Mais que ne vaut-il pas ? Si nous en mourons, nous en vivons aussi. Nous lui devons tout. C'est une chose dont on peut dire qu'elle est, comme la langue, la meilleure et la pire des choses... « C'est le bien de la vie civile, la clé des sciences, l'organe de la vérité et de la raison. Par elle, on s'instruit, on persuade, on s'acquitte du premier des devoirs, qui est de louer les dieux...C'est aussi la mère de tous les débats, la source des divisions. Si l'on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celle de l'erreur et, qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si, d'un côté, elle loue les dieux, de l'autre elle profère des blasphèmes contre leur puissance ». Voyez la vie d'Ésope le Phrygien, imitée du grec par Jean de la Fontaine.

Pour finir, je devrais donner un conseil à ceux qui sont las de voir tant de papier barbouillé. Je leur dirai : soyez des bibliophiles et lisez les livres. Mais ne les prenez point de toutes mains! Soyez délicat, choisissez, et, comme ce seigneur dans les comédies de Shakespeare, dites à votre libraire :

« Je veux qu'ils soient bien reliés et qu'ils parlent d'amour. »

*OCTAVE UZANNE*

### BALLADE DES BOUQUINEURS

Le thermomètre marque trente-cinq degrés à l'ombre. Paris est éclaboussé de soleil, le bitume se change en mastic. Adossés aux parapets des quais, les bouquinistes sont somnolents. Les passants font hâte vers leurs affaires, et, chapeau d'une main, de l'autre s'épongent le front. – Ombrelles déployées, les petites femmes, en toilettes claires et transparentes, passent en



voitures découvertes ; d'énormes cohortes d'Anglais annoncent la canicule, un employé municipal inonde la chaussée de torrents d'eau qui sèche aussitôt. – C'est l'été dans toute sa cruauté.

Rien ne résiste à la température ; ce ne sont que soupirs et plaintes, on fait queue aux fontaines Wallace comme jadis à une première de l'Ambigu, les Parisiens halètent comme des forgerons à l'enclume, les cerveaux cuisent au bain-marie dans leur boîtes osseuses.

...Le long des quais, calmes, allègres, héroïques, quelques bouquineurs ambulent, munis d'un espoir réfrigérant.

Ce sont les vieux amis du livre, les enamorés de la boîte à quatre sols, et dans leur regard qui brille aucune désillusion ne se lit.

.....

La chaleur fait peler le vieux veau et dévore la couleur des titres. Les feuilles se tordent sous les baisers du soleil, un lézard pétitionnerait pour obtenir une case de bouquiniste, et sur le plat brûlant d'un in-folio on ferait aisément cuire un œuf.

Eux, les bouquineurs, ils semblent de marbre, ils iraient volontiers en enfer pour bouquiner, et, comme leur nombre est plus restreint sous ce ciel de plomb, le désir les reconforte. Ils défilent lentement, majestueux et fermes sous l'alpaga de la jaquette ou le sedan de la redingote.

Un vent plus chaud que le sirocco embrase l'air et saupoudre d'une fine poussière la prose de tout un passé. Le dôme de l'Institut reluit comme un casque classique, les arbres roux et grisâtres semblent asphyxiés, et sous l'azur du ciel à peine strié de nuages, chacun transpire sa vie avec des appétences de frais et de repos.

...Le long des quais, calmes, allègres, héroïques, quelques bouquineurs ambulent, munis d'un espoir réfrigérant.

Ce sont les vieux amis du livre, les enamorés de la boîte à quatre sols, et dans leur regard qui brille aucune désillusion ne se lit.

*Mme ALPHONSE DAUDET*

## LE CHARME DES LIVRES

Longtemps les livres n'ont existé pour moi, comme pour tous les enfants, que par leurs images, dont le dessin, la couleur remplacent le relief, en imitent la vie. Quand l'image me



plaisait, vivement je tournais la page, cherchant de l'autre côté l'intérieur des maisons dont je voyais la façade, la fin de l'allée qui s'enfonçait sous les arbres, et le profil des visages sacrifiés à la perspective. Je compris bientôt que tout cela n'était qu'une apparence dont il fallait se contenter. Ce fut une déception, mais les livres en reçurent pour moi cet attrait magique, mystérieux, de receleurs d'inconnus, qu'ils ont toujours gardé depuis. Il y en avait tant à la maison, sans compter les hautes bibliothèques combles, débordant, présentant à la vitre les reliures et les titres divers ! On en trouvait partout, sur les meubles, les tables, prêts à être feuilletés au caprice de la pensée ou du loisir. Le logis en semblait plus rempli, plus vivant, car le livre entr'ouvert éparpille sa chimère autour de lui. Ainsi, il y a des noms

*MADAME ALPHONSE DAUDET, PAR RENOIR*

que j'ai connus bien avant de savoir lire, – Lamartine, Sand, Victor Hugo. À mes yeux, ces noms ne représentaient pas des êtres, mais des mondes inconnus, de même que le titre d'un livre m'a longtemps donné l'impression de ces lignes idéales qui enferment des montagnes, des rivières, des océans sur les cartes géographiques.

Du moment où je sus lire, aucun jouet ne me parut plus aussi intéressant qu'un livre. C'était un bonheur de l'ouvrir, de tenter la surprise des pages, et cela sans la moindre inquiétude du sujet. Tout m'amusait également. C'est superflu de donner d'abord des contes de fées aux enfants. Les premiers livres que j'ai tenus à deux mains dans ma ferveur d'application, *l'Histoire Sainte*, les *Contes* de Perrault ou de Schmidt, sont tous pareillement encadrés d'or, peuplés d'êtres fantastiques, d'aventures merveilleuses, tellement j'étais éblouie par le miracle de savoir lire. L'hésitation même augmentait cette apparence surnaturelle en laissant entre les phrases des intervalles de rêves. De ces lectures balbutiées il est des mots qu'on n'oublie pas, ceux qui vous ont fait chercher longtemps ou que l'on n'a pas bien compris. On dirait que le mystère où ils étaient enveloppés les emprisonne tout au fond de la mémoire, comme un cocon impénétrable et fragile brisé seulement à son heure par l'aile vivante et ouverte de l'idée enfin éveillée.

Les livres de vers me semblaient pleins de jour et d'air, avec leurs lignes courtes, entourées d'espace blancs comme de l'atmosphère musicale formée par le rythme.

Je sentais là beaucoup de place pour la pensée, toute la largeur des marges ménagées aux lenteurs d'une intelligence d'enfant. Positivement, cela m'aidait à comprendre. Au contraire, la prose compacte, serrée, m'a toujours semblé difficile à lire assidûment du premier coup. Les phrases, les pages entières parcourues ont – je trouve – tout d'abord une physionomie plus tentante, plus intéressante que le sens lui-même. C'est l'expression d'un visage dont les traits sont encore entourés d'ombre, le sourire de la pensée, sa tristesse, ses complications, son dénouement. Du bout des yeux à la pointe des cils, on saisit l'insaisissable, cette première impression trop fine, trop fugitive pour résister à la lecture suivie où elle s'écrase sous la lourdeur des mots...

Aussi, l'hiver, près des vitres ruisselantes, sous le cercle étroit de la lampe, l'été, sur un banc de jardin, entourée d'un bourdonnement d'insectes, des bruits légers de la nature au repos, j'ai recommencé bien des fois mes livres d'enfant. Le bonheur m'en a duré longtemps, augmenté peu à peu par des détails inaperçus, des surprises, un charme de compréhension lentement complétée. S'il avaient ou non un intérêt, une valeur, je n'en savais rien. Aux affamés dans leur précipitation tout semble bon, car le goût est une faculté de loisir. Seulement je me souviens d'une grande émotion à chaque livre ouvert, de cette oppression singulière qui s'allège des pages feuilletées, comme si l'on avait en soi-même une partie des idées, des sentiments exprimés là et qu'on se sente heureux tout à coup de les voir fixés, traduits, plus clairs de tout le talent de l'auteur et de la netteté des caractères d'impression...

*MAURICE BOUCHOR*

#### BALLADE DU LIVRE

Jeune homme ignorant de la vie,  
Mais qui te sens déjà hanté

Par l'amour, n'as-tu pas envie  
De savoir comme il fut chanté ?  
Avant l'heure d'être tenté,  
Goûte l'illusion de vivre  
Dans notre doux monde enchanté,  
Le meilleur ami, c'est le Livre.

Si ton âme, un instant ravie,  
Ne peut étreindre la beauté  
Désespérément poursuivie  
Qui te raille avec cruauté,  
Viens à nous, la plaie au côté,  
Viens, et le songe qui t'enivre  
Ne te sera jamais ôté.  
Le meilleur ami, c'est le Livre.

Mais ta chair n'est plus asservie,  
Tu sais que tout est vanité ;  
La mort te veut ; Dieu te convie  
À voir sa céleste cité...  
Médite avec sérénité,  
Les plus beaux exemples à suivre ;  
Aux portes de l'éternité,  
Le meilleur ami, c'est le Livre.



C'est le mal qu'il renverse et c'est le bien qu'il fonde  
:  
Il apprend par hier ce que sera demain.  
Dans sa carrière obscure et cependant féconde,  
L'humanité s'avance, un volume à la main.

Oui, le livre, le livre, il assure l'empire  
De tous les droits sacrés niés par les Tarquins.  
Il soustrait l'indigent au joug des républicains.

ENVOI

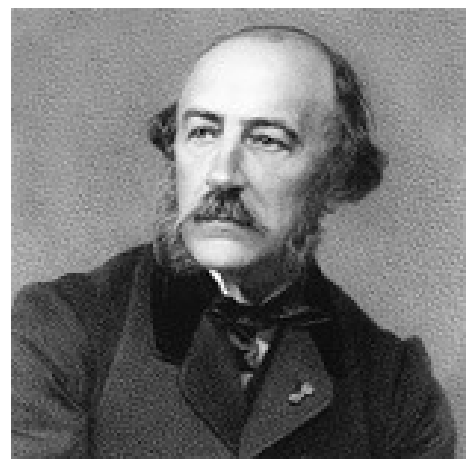
Prince, règne avec loyauté !  
Mais souhaite qu'on te délivre  
Du fardeau de la royauté.  
Le meilleur ami, c'est le Livre.

\*

JOSEPH AUTRAN

POUR OU CONTRE LE LIVRE

Oui, le livre ! le livre ! il éclaire le  
monde,  
Il est l'autre soleil du pâle genre  
humain.  
Écrit sur papyrus, écrit sur parchemin,  
Il affranchit l'esprit de l'ignorance  
immonde.



C'est bien là mon avis. — s'il faut pourtant tout dire,  
Je sais bien des savants qui sont de purs coquins,  
Et de forts braves gens qui ne savent pas lire !

### LE BONHOMME CHRYSALE.

...Le facteur vient de m'apporter les *Annales* de la semaine dernière. J'y trouve les lettres où MM. D'Haussonville, Claretie, Henry Houssaye, Henry Martin, expriment, en mots tendres, leur amour des livres. Et, comme je partage cette passion, ceci m'inspire le désir d'aller à la rencontre des vieux bouquins. J'en rencontre bien quelques uns disséminés chez les marchands de bric-à-brac, mais entièrement dénués d'intérêt...Il y a, ici, des quais superbes qui ont coûté des millions à bâtir. Il leur manque ce qui est, pour le flâneur intelligent, le plus grand charme des quais parisiens : deux kilomètres de livres s'étalant sur deux kilomètres de pierre. Ah! Les bonnes heures que j'ai vécues au temps de ma jeunesse, quand j'étais étudiant. Je n'achetais guère, et pour cause. Mais je passais curieusement en revue cette longue armée de tomes, pressés, confondus, tumultueux, et qui ne se montraient que de dos, comme une armée en déroute. Je picorais au hasard ; j'aimais à suivre les diverses fortunes des ouvrages mis en vente. J'en voyais qui débutaient avec fracas par la boîte à trois francs et qui, de semaine en semaine, de chute en chute, finissaient par crouler dans les gémonies de la boîte à deux sous.

D'autres, au contraire, se relevaient tout doucement, portés par un retour de faveur du public, et remontaient, des rangs et des prix les plus infimes, aux places de choix et aux boîtes d'honneur. Le quai est une sorte de Bourse littéraire, où la gloire est cotée, ayant, comme toute autre marchandise, ses *hausses* et ses *baisses* qui ne sont prévues que des connaisseurs. Les vers ont, en particulier, des fluctuations capricieuses ; ils font prime le matin, et le soir personne n'en veut plus, ils s'effondrent : c'est une débâcle de poésie. *Et nunc erudimini, poetæ!* Instruisez-vous, faiseurs de vers! Allez voir ce que deviennent vos œuvres. Les boîtes où elles s'amoncellent sont les wagons de troisième classe d'un train qui ne va pas à la postérité. L'étude des quais m'a guéri de la rage des vers : j'entends de la rage d'en faire, car je les lis toujours avec joie, à condition qu'ils ne soient pas incompréhensibles...

Ne pouvant donc assouvir en ces lieux mon goût des vieux bouquins, je me dédommage avec les nouveautés...Et c'est encore un délice de cueillir sur la table du libraire le livre non coupé, qui lui arrive tout humide des presses de l'imprimeur, avec cette odeur de papier frais dont tressaillent les amateurs véritables. On regarde, d'abord, le titre qui est toujours gros de je ne sais quoi, comme l'Avenir du Bilboquet. Sur la vue seule de ce titre, on imagine ce que sera l'ouvrage et, d'un trait rapide de la pensée, on le parcourt et on le ferait tout entier dans son esprit. On tourne la page : voilà le nom de l'auteur. Il y a des noms amis, il y en a d'autres qu'on déteste, d'autres qui ne vous disent rien. On s'enthousiasme, on s'irrite, on se rebute, avant d'avoir lu la première ligne. On jette le livre avec humeur ou on le parcourt avec sympathie. On lit debout, enfonçant comme on le peut le nez et les yeux dans l'ouverture des feuilles entre-bâillées, dévorant le texte, ou bien y laissant errer des yeux distraits...

Mais, au moment où l'on commence à s'y attacher, voici qu'on arrive aux feuillets dont les tranches latérales sont unies ensemble ; on a beau couler par-dessous un regard furtif, c'est à peine si l'on peut saisir quelques bouts de phrases. On donnerait mille écus d'un couteau de bois s'il ne fallait pas, d'abord, donner trois francs du volume. On se résout à

sauter des chapitres, à rattraper comme on peut le fil du récit. Et il y a encore, dans cette petite contrariété, un plaisir des plus vif.

Ne vous est-il jamais arrivé de ramasser par hasard un vieux morceau de journal déchiré et de vous amuser à le lire ? Si le journal était entier, vous ne pourriez aller jusqu'au bout ; l'ennui vous prendrait en route. Mais, tout d'un coup, le texte vous manque sous les pieds ; vous êtes enragé de ne point avoir ce qui suit ; vous le cherchez avec le même emportement d'opiniâtreté que vous courrez après un air dont les dernières notes vous fuient ; vous vous imaginez cette fin, vous la devinez, cela vous occupe, vous distrait, vous amuse ; vous êtes heureux.

C'est là le bonheur de l'homme qui lit un livre non coupé. Il lit l'ouvrage d'un autre, et a la satisfaction de croire qu'il en a fait la moitié ; il trouve cette moitié excellente ; il s'en va content de l'auteur parce qu'il est content de lui-même...

\*

*É pour finir, 1 text tré intéréçan é otantik de la mem revu, 2 1909, ki antissipe no SMS. Vou constateré ke mem la licence a cé règl... (gé u drolman du mal à m'i konformé : écéyé voir !)*

### LA REFORME DE L'ORTHOGRAPHE

On recommence à parler de la réforme de l'orthographe.

Un projet va être soumis au Conseil supérieur de l'instruction publique. Le voici en trois points :

1er Suppression de la consonne inutilement redoublée. Exemples : *consone, honneur, monaie*, etc.

2e Suppression de *th, ph, y*, etc. Exemples : *téâtre, coriste, fénix, sinonime, lirique*, etc.

3e Monopole de l's comme signe du pluriel. Exemples : *chevaus, eaus, beaus*, etc.

Cette nouvelle donne un double à-propos à une anecdote que nous communiquons M. Auguste Renard.

Que l'ancien secrétaire perpétuel de l'Académie Française, Gaston Boissier, ait vécu quelquefois en mésintelligence avec l'orthographe, et qu'il en soit de même de tous ses confrères de l'Académie, voici une historiette qui le prouve :

Gaston Boissier, un matin, arrive tout joyeux chez Renan, son collègue à l'Académie française et au Collège de France.

— J'ai à vous annoncer, dit-il au célèbre philosophe, une nouvelle qui va vous humilier.

— Laquelle ?

— Mes autographes se vendent plus cher que les vôtres.

— Ça ne m'étonne pas, répond Renan d'un air entendu qui en disait plus long que ses paroles. Mais comment le savez-vous ?

— Hier, à la salle des ventes de la rue Drouot, on a mis aux enchères deux lettres : une de vous et une de moi. La vôtre a été adjugée à trois francs, et la mienne à cent sous.

— Vous ne m'apprenez rien, déclare Renan : je le sais. Mais il n'y a pas de quoi en être si fier : en connaissez-vous la raison ?

— Non.

– C'est qu'il y a, dans votre lettre, trois fautes d'orthographe !... Je l'ai là sur mon bureau, votre autographe vendu cent sous : c'est un de mes amis qui, se trouvant à la vente, et apercevant les perles fausses qui ornaient votre prose, a poussé l'enchère et se l'est fait adjuger. Il me l'a apporté aussitôt, en me disant : « Vous remettrez cette lettre à M. Boissier. Si on la laissait circuler dans le public avec ses ornements grammaticaux, ça pourrait faire du tort à l'Académie française. »

Gaston Boissier n'est d'ailleurs pas le seul académicien qui soit quelquefois en délicatesse avec l'orthographe.

Néanmoins, notre collaborateur Auguste Renard triomphe. On s'achemine vers la réforme.

Désormais, nous ne nous embarrasserons plus de règles surannées. Nous écrirons comme on prononce ! Et, puisque l'Académie le permet, je vais commencer dès maintenant. La vieille orthographe est morte. Vive la nouvelle orthographe !

« Se fus une bien bel séans ke la séans de jedi, sou la Coupol. Il i avé la tou se ke l'Academi fransès conte de bos espri. Meucieu le Fréciné présidé antre Meucieu Turo Danjin é Meucieu Emil Fagé, chargé du rapor sur la proposicion de Meucieu Pol Meyer. Et, otour d'eus, s'été groupé Meucieu Pol Ervieu, Meucieu Albert Vandal, mr Enri Oussé é bocou d'otres ki avé tenu à colaboré à la grande euvre. A dir vré, ce mr Fagé mank d'odass. Il admé sertène modificacion, mé il recul devant d'otres. Cé tun conservateur, otan dir un reakcionèr. Il veu bien ke nou écrivion gère o lieu de « guerre », fige o lieu de « figue », intrige o lieu de « intrigue », presiène, o lieu de « persienne », mé zil nou refus le droua décrir gété pour « gaieté », et fame pour « femme ». De mèm il ne veu pa de ni pour « nid », ni de cor pour « corps ». Il prétan ke l'on pouré confondr avec cor o pié. Com si l'on ne pouvé pa zécrire « corps » o pié ! Mé zil otoris piétater o lieu de ce prétancieu « pied-à-terre » cafeccionn lé vieil jan. Cé tun bel victoir pour nou.

Koililansoi, voila le premié cou de pioch porté à l'édifiss vétust de l'ancienn ortograf. Cé tun comnceman. Mé nous n'abandoneron la lutt ke can nou zoron zobtenu le droua décrire com nou voudron sans règl aucun. Notr mo dordr doi tetr « Moro règl; moro tradicion surané ! Lortogrf libr dan le péi libr ! »

Kel simplificacion, alors ! La preuv an é ke jé mi trois foi plu de tan à vou zécrire cé lign an nouvel ortograf kavec lancien.

J'ai emprunté de compte rendu à notre confrère Léo Marchès, adepte du nouveau système. Je donne, maintenant, la parole au poète Marsolleau :

La réforme de l'ortografe  
Fait parler d'èle, en ce moman.  
J'écris : moman comme maman,  
Ortografe comme carafe !

Pourcoi pas ? puisque c'est l'honneur  
De cète novèle gramaire  
Qui, suprimant l'étude amère,  
Fera des cancre le boneur !

Dans tout le Midi, je l'anonse,  
On ortografira demain :  
« Parisieing ! » et « autremain ! »,  
Puisque c'est ainsi qu'on prononse.

Lisez ces vers : on y persoit  
Le stile futur et ses charmes :  
C'est à vous aracher des larmes,  
Si filosofe que l'on soit !

Même en caractères d'affiche,  
Ce sera laid, avec exès :  
Et puis, c'est la fin du français.  
Mais le gouverneman s'en fiche !

Attendons !... Nous verrons bien comment cela finira.

## QUAIS ET POPULATIONS

Préface épurée

Le bon Fargue *sur* les *quais*...

*Il rêve de gros tas à bouquiner, rêve d'un n'an de gloire, ou rêve de la tour sans songer à l'abîme. Il rêve d'orgues érasmiques. Il rêve de Rouvray et d'un bon coup de vin. Ah, un bon coup de vin sans lâcher la rampe ! Mais il prend son thé en lorgnant les piétons, loin des carrières à l'odeur de déca. Il se laisse bercer dans des parfums de gaz, loin de l'expert en chambres qui l'a véhiculé. Il raffole des quais et des populations, des populations de taquins qui dévalent les berges, attirés pas des poissardes exhibant des bottes à l'odeur de calmar.*

Ces *quais* envahis de gens *rudes*, Fargue les longe sans crainte de *chuter* tout en appréhendant les gros *ruisseaux* qui coulent. Ignorant les *foules molles* qui se *déversent* sur la *plage*, *foules* sentant le *maillot*, il rêve d'étudiantes que n'ont pas encore *bridées* les *Beaux-z'Arts*, offrant son *nez pompeux* à la *bise née du désert* : « *C'est embêtant que la bise souffle jusqu'au banc ! Les tempêtes, c'est la déroute. Ah ! L'été chaud !* »

Fargue est tendre aux bouquinistes et aux villes où se lovent leurs *boîtes*. L'un montre sa *licence* au *Puy* sans souci de la *réputation* des *probes*. L'autre évoque un vieux *Claudel* s'éclatant au *bordeaux*, un *Capus* à belle *mine* ou quelque *Zozy* qu'il a suscité. Un troisième exhibe des *Courteline* qu'il a *pêchés*, *Courteline* dont raffolent les *popes* et des clients *fous* pleins de *guêtres*...

Négligeant les vieilles *biques* à l'odeur de *trottin*, Fargue *note* les *froids*, le *vent* qui *siffle*, le *job* plein de *zèle* de ces *libraires* au grand air, solide comme des *chênes* qu'on entend *débiter*. Émoustillé par les *brouillons* des *cahiers*, il rêve de découvrir leurs *vers* bien *peu lus*. Et pas question de laisser *Charcot* ! Fargue conclut son ode aux *quais* par une histoire de comte *repu* : pour lui, *fouiller* fut toujours une véritable *quête*. Il est vrai que dans les *quais*, on *fouille*...

Trimestriel du Syndicat des Bouquinistes Professionnels des Quais de Paris  
1, RUE DE LA BASSE ROCHE, 91140 VILLEBON SUR YVETTE  
01 60 10 35 01 - [HTUalapage@9online.fr](mailto:HTUalapage@9online.fr)UTH

Visitez également le site du Syndicat : [HTUhttp://www.lesbouquinistesdeparis.com/UTH](http://www.lesbouquinistesdeparis.com/UTH)